

Le fil qui nous lie
Le Collier d'Hélène

Marie-Andrée Brault

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brault, M.-A. (2004). Compte rendu de [Le fil qui nous lie : *Le Collier d'Hélène*]. *Jeu*, (112), 12-13.

MARIE-ANDRÉE BRAULT

Le fil qui nous lie

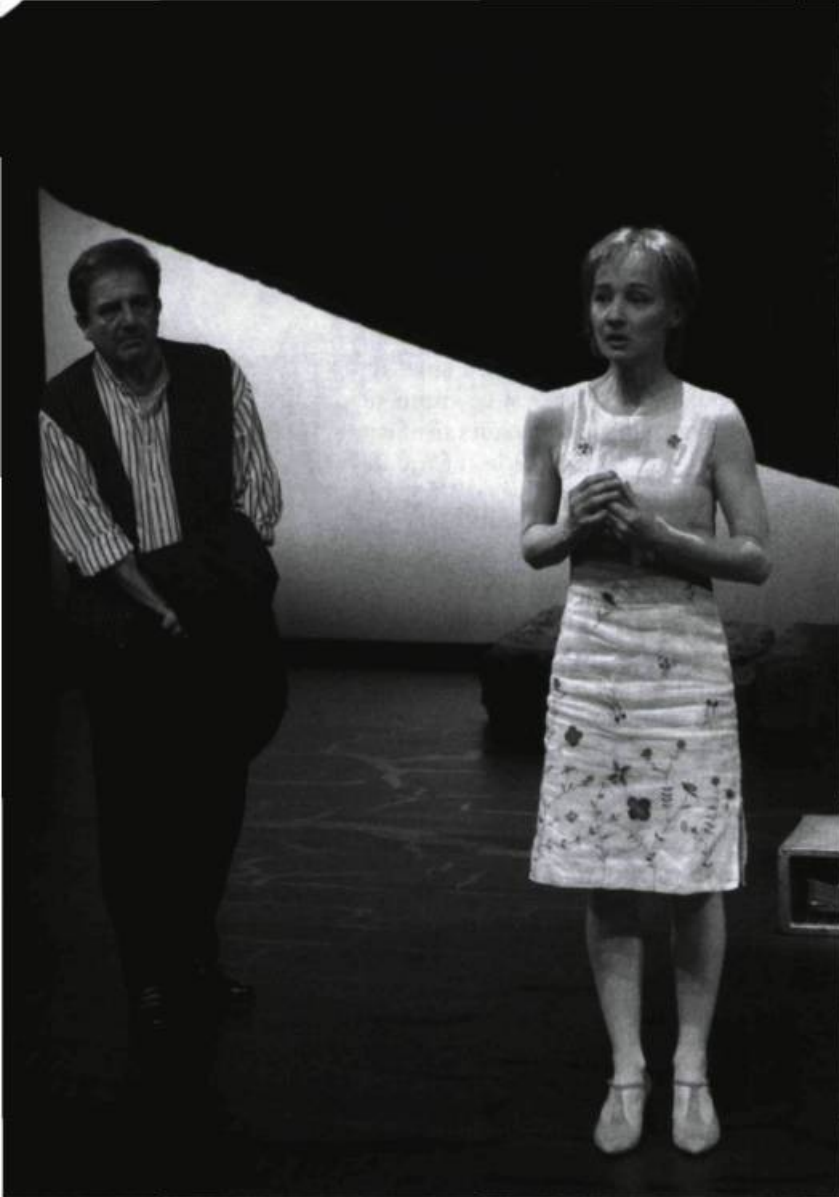
Le *Collier d'Hélène* s'est fait désirer. Déjà présentée en France, en Belgique, au Sénégal et au Liban, la pièce de Carole Fréchette a dû attendre quatre ans avant d'être produite au Québec. Si le texte n'a pas la richesse d'une œuvre comme *les Quatre Morts de Marie*, il a toutefois la simplicité et le dépouillement d'un conte, un conte moderne doux-amer des petites et grandes détresses.

Hélène (Diane Lavallée), qui se trouve dans une ville du Proche-Orient pour un congrès, a perdu un collier sans valeur, mais qu'elle tient à retrouver à tout prix. Elle parcourt donc la ville en taxi avec le chauffeur Nabil (Agoumi) et rencontre sur sa route des gens qui ont aussi perdu quelque chose : une maison, un fils, une « place sur la terre » (p. 33). La quête d'Hélène, sans avenue et au premier abord dérisoire en comparaison de ces pertes d'un peuple qui a connu la guerre, est pourtant plus profonde qu'il n'y paraît. Hélène, sans collier, n'est plus Hélène. Elle perd sa confiance, ses repères, et devient vulnérable. Elle n'a de prise ni sur le temps (depuis quand a-t-elle perdu son collier ? quel jour est-on ?) ni sur le lieu (où est le centre ? est-elle déjà passée par là ?). Elle est entraînée dans le chaos, jetée dans un monde où ses certitudes s'écroulent ; elle qui vit protégée en Occident, qui n'a vu la ville meurtrie qu'en touriste, n'a d'autre choix que d'aller à la rencontre des gens qui y vivent. Le fil invisible qu'elle retrouvera, ce n'est pas celui qui retient les perles de son collier « évanescents », mais celui qui unit un être à l'autre, une partie du monde à une autre.

Martin Faucher, en metteur en scène toujours soucieux du texte, a su mettre en relief la nature particulière du conte théâtral de Carole Fréchette, notamment en confiant l'ensemble des rôles entourant le personnage d'Hélène à un seul et même comédien. Tous ne forment en effet qu'un personnage, l'Autre. Nabil, palindrome de Liban, est le guide qui la mène aux différents personnages que l'auteure désigne d'ailleurs *uniquement par leur condition ou leur profession* : le contremaître, la femme, l'homme, le rôdeur. La prestation du comédien Agoumi, Algérien établi en France qui s'attaquait pour la troisième fois au *Collier d'Hélène*, mérite d'être soulignée. Il jongle avec les registres de jeu et arrive à se transformer entièrement pour composer ces personnages, comme celui, particulièrement émouvant, de la mère qui nie la mort de son fils. Son penchant pour la caricature, dans certains de ses rôles, peut agacer, mais son trait est précis. Diane Lavallée se tire moins bien d'affaire avec

Le Collier d'Hélène

TEXTE DE CAROLE FRÉCHETTE. MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER, ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT ; SCÉNOGRAPHIE : JEAN BARD ; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON ; ÉCLAIRAGES : MARC PARENT ; MUSIQUE ORIGINALE : JEAN-FRANÇOIS PEDNO ; ACCESSOIRES : JONAS VEROFF BOUCHARD ; MAQUILLAGES : JACQUES LEE PELLETIER ; PERRUQUES : CYBÈLE PERRUQUES. AVEC DIANE LAVALLÉE ET AGOUMI. PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 16 MARS AU 14 AVRIL 2004.



Le Collier d'Hélène de Carole Fréchette, mis en scène par Martin Faucher (Théâtre d'Aujourd'hui, 2004). Sur la photo : Agoumi et Diane Lavallée. Photo : Yves Renaud.

Ainsi, les choix de production révélaient une vision d'ensemble cohérente qui aurait pu permettre au texte de se déployer au-delà de sa simplicité trompeuse, mais le manque de nuance et d'unité dans l'interprétation me semble plutôt l'avoir aplani. *Le Collier d'Hélène* est néanmoins une pièce nécessaire, un rappel que nos détresses et nos solitudes sont sœurs de bien d'autres. Peut-être encore plus vivement aujourd'hui qu'au moment de son écriture en 2000, ce texte nous renvoie à notre démission aux allures d'indifférence devant la souffrance du monde. Appel à la fraternité, à la solidarité, ou plus simplement à une tendresse sans frontières, les paroles lancées par Hélène à la fin de la pièce doivent être répétées : « On ne peut plus vivre comme ça. » **J**

le personnage d'Hélène. La diction un peu étonnante de la comédienne, son débit rapide et son ton égal du début à la fin font d'Hélène un être d'une naïveté enfantine plutôt qu'une femme en plein désarroi. Il est vrai que le texte de Fréchette, en misant sur le mode narratif, rend la tâche plus difficile à l'interprète du personnage central qui se trouve dans un état de détresse et de déséquilibre dès les premières répliques.

L'environnement sonore de Jean-François Pednô a largement contribué à créer l'atmosphère de chaos en début de spectacle. Les bruits de circulation et de construction se superposaient, tandis que la radio de Nabil crachait une musique populaire arabe. Mais peu à peu, comme pour accompagner la plongée à l'aveugle d'Hélène, le tout s'estompait. Cette discrétion se faisait voir aussi dans la scénographie dépouillée de Jean Bard qui tablait sur l'évocation plus que sur l'illustration, faisant la part belle aux éclairages de Marc Parent. La perte de repères d'Hélène trouvait ainsi écho sur la scène quasi vide où pendaient, dans un coin, les traces d'une démolition ou d'une reconstruction, et où un ciel de bord de mer se dévoilait en fin de parcours comme un signe de réconciliation avec le monde.